

# PETITE FILLE EN 1900

*Je suis née en 1895. Mes années d'enfance, juste avant et après 1900, c'est ce qu'on a appelé la Belle Époque... Belle ? Ça dépend pour qui !*

*Une arrière grand-mère raconte...*

*Elle dit sa vie à la maison, à l'école ; les soucis d'argent de ses parents, le travail ; et aussi, les prix, les fêtes, les chansons , et la fin de la « belle époque » en 1914.*



*La petite fille de 1900 était devenue  
arrière grand-mère en 1984*

**Mots-clés :**

1900, Belle époque, Enfance, éclairage, école, transports, ouvrier, assurance

## SOMMAIRE

En famille  
A la maison  
L'éclairage

A l'école

Les vêtements  
Les repas  
Le cidre  
Les achats  
Les prix

Les transports  
En apprentissage  
Les chansons  
Les ouvriers  
Une grève  
Les assurances

Les loisirs  
Les jours de fête  
Un mariage  
Un enterrement

La fin de la « belle époque »

-----

**AUTEUR** du reportage : Fernand LECANU

**COLLABORATEURS** : Marie-France BARBIER, Emilie FAURE, Nicole ELERT, René FESTOC

### **Iconographie**

En couverture : la vieille dame à 85 ans et lorsqu'elle avait 10 ans.

Documents F. LECANU : couverture, p. 3, 4 (milieu), 5, 7, 19, 11- A.Dhénin p.4 (haut), 8 (milieu)

Document B.T. : p. 4 (bas)

Archives A.Dhénin p.6, 8 (bas), 9, 11

## Une arrière grand-mère raconte :

Je suis née en 1895. Mes années d'enfance, juste avant et après 1900, c'est ce qu'on a appelé **la Belle Époque**...

### **Belle ? Ça dépend pour qui !**

Il y avait des gens misérables, j'en sais quelque chose, car mes parents n'étaient pas riches.

Bien sûr, de nos jours, il y a encore des gens malheureux, tout le monde ne vit pas bien mais il me semble tout de même que, dans mon enfance, c'était pire, pour beaucoup de gens.

On trouve, dans S.B.T. n° 432: *La Belle Époque*, des textes sur la vie à cette époque. On peut lire aussi la B.T.J. n° 128 : *La vie au village avant 1914* ainsi que les S.B.T. n° 441, 453, 466, 467.



*un des moyens de transport de son enfance*

## EN FAMILLE

### - *Vous étiez nombreux dans la famille ?*

- Nous avons été neuf enfants... Maintenant les familles nombreuses sont soutenues : on donne les allocations familiales ; les aînées doivent être plus tranquilles, heureusement ! car ce n'était pas de tout repos ni pour ma mère ni pour moi, l'aînée, quand il fallait s'occuper des petits.

Quand je questionnais ma mère sur la façon dont on avait les enfants, elle me répondait que j'étais trop curieuse (1). Comme je voyais souvent la sage-femme à la maison, je supposais que ma mère lui commandait un petit frère ou une petite sœur et que c'était elle qui nous l'apportait... Aussi, quand je la voyais dans le village, je disais à ma mère: « *Ferme la porte pour que Mme Guérin n'entre pas encore !* » Maintenant, on parle d'éducation sexuelle, c'est bien ; j'espère que cela portera ses fruits.

De mon temps, qu'il y en avait, des familles nombreuses ! Avec des enfants pas toujours désirés... et c'était la misère !

Et puis la maladie frappait durement: deux petites sœurs sont mortes alors qu'elles étaient encore des bébés: méningite (2) ! Trois autres n'ont pas atteint leurs vingt ans ! C'est qu'à l'époque, on hésitait à appeler le médecin, qu'il fallait payer ! Quelquefois, il était trop tard...

(1).Vous pouvez consulter les B.T.J. n° 73 et 127, la B.T. n° 710 ainsi que les B.T.Son n° 897 et 898 et les S.B.T. n° 466 et 467.

(2) La méningite est une maladie qui atteint le cerveau. A l'époque elle était presque toujours mortelle. L'espérance moyenne de vie était de 50 ans alors qu'elle est maintenant de 74 ans. Malgré un taux élevé de natalité (20 pour mille), le taux de mortalité (19 pour mille) empêchait la population de s'accroître rapidement.

## A LA MAISON

### - *Où habitiez-vous ?*

- Notre village est au bord de la mer, à 4-5 km de Cherbourg.

Nous habitons le premier étage d'une maison : une seule pièce. Derrière la maison, dans une petite cour, un appentis (1) où mon père, menuisier, avait son établi ; c'est là qu'on avait notre charbon ; c'est là aussi qu'on faisait notre toilette : une cuvette sur l'établi et, pour le grand bain, la lessiveuse.

Dans notre grande salle : dortoir-salle à manger-cuisine, il y avait : une grande armoire, deux grands lits (un pour les parents, l'autre pour quatre enfants de 2 à 4 ans), un petit lit, deux berceaux, une table ronde, pour les repas, une table carrée pour poser le seau d'eau (2) et la tourte de pain, une commode à tiroirs, une machine à coudre, un petit poêle en fonte devant lequel ma mère pouponnait le dernier né, car le feu était allumé d'un bout de l'année à l'autre.

Au-dessus, nous avons un grand grenier pour les pommes de terre ; on y accédait par une échelle.

Les installations sanitaires: une cuvette pour se laver, un pot de chambre et un « seau hygiénique » pour nos besoins, la nuit; les cabinets étaient dans le jardin de grand-père, de l'autre côté de la petite chasse : il fallait dévaler l'escalier, enfile le couloir, traverser la cour, le chemin... quand on avait mal au ventre, je vous prie de croire que ce n'était pas drôle !

A consulter: B.T.Son n° 895 et S.B.T. n° 460 : *La femme et les tâches ménagères autrefois*.

(1) Appentis: petit hangar .

(2) Le seau sur la table pour que l'eau ne soit pas souillée par la poussière du plancher .

## L'ECLAIRAGE

Lampe à pétrole



### - Comment vous éclairiez-vous ?

- A la maison, nous avions la lampe à pétrole qu'on posait le soir au milieu de la table. Dans certaines maisons, c'était une « suspension », lampe à pétrole aussi mais suspendue au plafond, avec un bel abat-jour de porce-laine blanche.

Le soir, quand tout le monde était couché, la lampe à pétrole était « soufflée » et il ne restait plus, en veilleuse, que la petite lampe pigeon, car il arrivait que ma mère soit obligée de se relever la nuit pour s'occuper d'un petit.

Nous avions aussi une réserve de bougies pour le cas où le bidon de pétrole, qu'on achetait à l'épicerie du village, serait vide.

Il y avait aussi une petite lanterne à trois verres dans laquelle on plaçait une bougie pour aller au cellier le soir .

### - Et dans les rues ?

- Oh, ce n'était pas comme maintenant; l'éclairage public était bien réduit: une ou deux lampes dans le village mais rien le long de la route entre notre village et les premières habitations du « bas de la route » (1) ; et dans la campagne, bien sûr, la lune ou les étoiles... quand le ciel était clair .

(1) On appelait le « bas de la route », l'endroit où commence la ville proprement dite.

On peut consulter la B.T.J. n° 106 et l'album Périscope " Histoire de l'éclairage ».



## A L'ÉCOLE

- Je ne me rappelle pas bien de ma petite enfance. Je pouvais avoir 3 ans, j'allais à « l'école d'asile » (qu'on appelle aujourd'hui la maternelle).

### - C'était loin ?

- Oh, plus d'un kilomètre... Ma mère me conduisait jusqu'à mi-chemin ; je passais par une petite chasse (un petit chemin). Je trottais avec mes petites galoches. Pour rentrer le midi (l'école n'avait pas de cantine), j'avais des camarades qui habitaient mon village.

A 6 ans, je suis allée à la grande école, à plus de 2 km ; il fallait partir à 7 h 1/2. Heureusement l'année d'après on a construit une nouvelle école plus près de chez nous. Mais, ma mère étant tombée malade, je ne pus aller régulièrement en classe; ce que j'avais appris fut vite oublié... Une fois, la maîtresse nous donna un devoir:

il fallait dire pourquoi on aimait venir à l'école ; bravement, j'avais écrit que c'était pour me reposer... Je fus traitée de paresseuse ! La maîtresse n'avait pas compris que ce n'était pas pour rester à rien faire mais pour échapper aux travaux de la maison ; l'école, ça me soulageait... Pourtant, une semaine, j'ai eu la croix d'honneur qui récompensait la meilleure élève et j'ai été photographiée! Mais ça ne s'est pas renouvelé ; la famille s'agrandissant, il me fallut rester souvent pour aider ma mère...



On pourra se reporter à la B.T.J. n° 152. à la B.T.Son n° 892 et au S.B.T. n° 453: *A l'école de la IIIe République.*



## LES VETEMENTS

### - Comment étiez-vous habillée ?

- Toute petite, j'avais une chemise sur une camisole (1) de laine tricotée (ça tenait bien chaud), une blouse, des galoches.

Plus tard, j'ai porté des corsages ajustés et baleinés (2) pour les maintenir raides, des jupes longues jusqu'au sol.

Pour être à la mode, il fallait avoir une taille de guêpe ; alors on portait un corset très serré qui aplatissait le ventre et faisait ressortir la poitrine.

Quand on était « en toilette », on portait aussi une tournure : une sorte de boudin de tissu rembourré posé sur le derrière.

Pour les cérémonies, ma mère avait un bonnet de dentelle tuyautée mais pas de coiffe comme à la campagne. A 18 ou 20 ans, j'ai porté de grands chapeaux à plumes ou rubans qu'on mettait sur le chignon (car on portait les cheveux longs; c'est seulement en 1920 que je les ai coupés).

Mon père n'avait qu'un costume « du dimanche » : c'était son habit de noce, tout noir; il ne le mettait que rarement: pour aller surtout aux enterrements.

Il avait une casquette à visière de cuir, je ne lui ai pas connu de chapeau. Au « tous les jours », il ne portait pas de chaussettes, il n'avait que des bandes de tissu pour envelopper les pieds: il appelait cela des « chaussettes russes ».

(1) Camisole: tricot de peau.

(2) On appelait baleines, des petites lames de métal flexible qui renforçaient les corsets et les corsages.



## LES REPAS

- Les menus ne variaient guère: pommes de terre cuites au court-bouillon avec graisse à soupe (1) et oignons, ou pommes de terre avec pois de mai (haricots) ; bouillie de froment pour les petits.

Le matin, on avait eu une rôtie au café-chicorée pour les grands. une panade de pain taillé dans le lait pour les plus jeunes.

Le soir, l'éternelle soupe aux légumes: haricots, pommes de terre, poireaux, avec des morceaux taillés dans du biscuit (pain dur).



*Au marché, les paysannes vendent sur le trottoir*

Il fallait 12 livres (2) de pain par jour ; eau à volonté! Mais il fallait aller la chercher à la pompe au bas du village.

Le père avait, le midi, en plus de ses légumes, une tranche de viande dans sa gamelle qu'il emportait au travail à l'arsenal car il ne rentrait pas à midi.

Il buvait du cidre et arrosait son café avec de l'eau de vie (alcool).

### - Mais il y avait des fêtes ?

- Oui, bien sûr ; mais les repas de fête étaient rares, on n'avait pas assez d'argent pour en faire souvent !

A ma communion, nous avons eu pot-au-feu et lapin, avec cidre et café. Pour la communion d'un de mes frères, j'avais réussi à économiser 42 sous (3) (ma tante, repasseuse, m'envoyait porter le linge

chez ses clients qui me donnaient parfois une piécette) ; j'ai pu acheter des petits gâteaux pour toute la famille. A Noël, nous étions invités chez grand-père : il avait, au mois de septembre, acheté un oison qu'il engraisait pour la fin d'année...

Ce jour-là, dans nos sabots, on ne trouvait qu'un petit bonhomme ou une pipe en sucre qui coûtait un sou ou deux... Au jour de l'An, c'est grand-père qui nous offrait une orange ; ce n'était pas tous les jours qu'on voyait des oranges en ce temps-là !...

A consulter : B.T.J. n° 206: *Que mangeait-on autrefois ?*

(1) Graisse à soupe: graisse de breuf cuite longuement avec des légumes et des aromates et préparée pour plusieurs mois (voir B. T. n° 282, p. 22).

(2) Une livre = 500 g, deux livres pèsent 1 kg.

(3) Un sou vaut 5 centimes, un franc vaut 20 sous.

## LE CIDRE

- Les enfants, je l'ai dit, nous buvions de l'eau. Les parents buvaient du cidre.

Ceux qui le pouvaient faisaient leur cidre eux-mêmes ; ainsi, mon grand-père. Il louait un pressoir pour une journée; on mettait l'engin devant sa maison, mais il fallait broyer les pommes dans le chemin. La corvée commençait le soir à la lueur de lanternes quand mon père et mon oncle étaient rentrés de l'arsenal; tous deux écrasaient les pommes qu'ils tassaient ensuite par couches, intercalées de paille (le « glui »), sur le pressoir; pendant la nuit, il fallait serrer la vis le plus souvent possible pour que le lendemain on puisse rendre le pressoir; et alors grand-père pouvait charrier le cidre de son année, avec un broc, jusqu'à sa barrique dans le cellier. Le lendemain soir, avec une brouette, on portait le marc usé à la décharge du bord de mer .

En 1905, le boisseau (1) de pommes valait, selon la qualité des pommes, de 25 à 35 sous; mais les années de mauvaise récolte, il pouvait atteindre cent sous (5 F). On comptait qu'un boisseau de pommes donnait 10 pots (2) de cidre pur jus.

Actuellement, des gens fabriquent encore leur cidre au lieu de l'acheter en cidrerie, mais ils font venir la cidreuse mécanique qui, en quelques heures, écrase et presse les pommes.

On peut lire la B.T. n° 126: *Le cidre* et les B.T.J. n° 53 et n° 192 (magazine).

(1) Un boisseau = 2 décalitres. soit 20 litres.

(2) Un pot vaut 2 litres.

## LES ACHATS

- *Où fallait-il acheter les provisions ?*

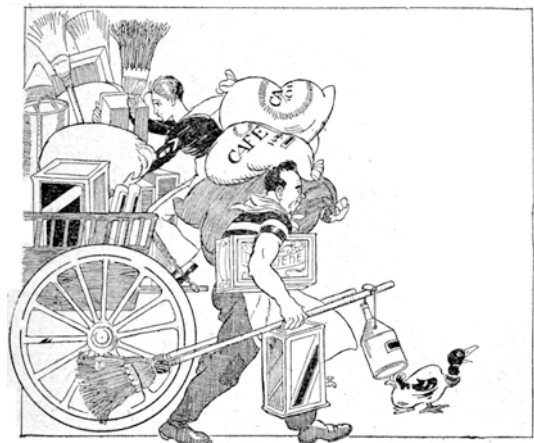
- Dans le village, nous avions une épicerie-café-mercerie qui vendait un peu de tout; une épicerie-buvette, deux buvettes, une boulangerie.

Par les rues passaient aussi des marchands ambulants: Mme Lecouturier poussait une baladeuse (voiture plate sur deux roues) dans laquelle elle avait de la binteloterie : petits objets tels que pots, assiettes, brosses, etc.

Elle chantait pour annoncer sa marchandise; elle passait le samedi tous les quinze jours.

Le dimanche matin, c'étaient les marchands de brioches et petits pains, avec leur grand panier d'osier blanc au bras. Il y avait aussi le marchand d'oublies, petites pâtisseries en rouleau. Son petit chariot à deux roues était recouvert et quand on l'ouvrait, on voyait des bassines encastrées dans la soie blanche, c'était beau ! Les « plaisirs » étaient roulés en cornet comme pour les glaces de maintenant. Le marchand s'accompagnait d'une petite musique agréable. C'était notre seul plaisir à nous car on n'avait jamais de sous à dépenser .

Et puis, il y avait, des rémouleurs, des rempailleurs de chaises... Au mois de juin, des gens de la Hague (1) venaient vendre des myrtilles ; en août, des paysans de



*L'approvisionnement  
d'une épicerie de village  
(L'Oncle Lacroustille,  
roman de M. de Genestoux,  
illustration de F. Lorioux 1924)*

Bricquebec (2) offraient des merises et on en achetait une poignée pour un sou, et le plaisir était de se barbouiller avec ces petits fruits noirs et sucrés.

En septembre, des marchands de miel passaient en carriole; grand-père leur en achetait une cuillerée à pot, pour les rhumes possibles de l'hiver...

### - **C'est vous qui faisiez les courses ?**

- Quand j'ai été assez grande, mais pas pour toutes les commissions.

Ainsi, c'est moi qui allais acheter quelquefois un reuf pour ma petite sœur Alice et l'épicière qui me connaissait bien savait que je ne payais pas toujours aussitôt... Plus tard, ce fut mon frère Louis qui rapportait la grosse tourte de pain du magasin Coop ; comme il la portait sur la tête, il y faisait parfois un trou et il se faisait gronder car ça faisait sécher le pain...

(1) La Hague se trouve à 20 km à l'ouest de Cherbourg (il y a maintenant une usine nucléaire).

(2) Bricquebec est à 20 km au sud de Cherbourg.

## LES PRIX

### - **Vous vous souvenez des prix de cette Belle Époque ?**

- Je crois me souvenir que mon père gagnait 3,50 F par journée de 10 heures (on travaillait tous les jours sauf le dimanche, et pas de congés comme maintenant).

Notre pain de 12 livres quotidien coûtait 32 sous.

Le litre de lait, pour les déjeuners, c'était 3 sous ; les reufs, 2 sous pièce et, en période d'abondance, on en avait trois pour 2 sous.

Le beurre, c'était 25 sous la livre; le litre de cidre, 2 à 3 sous... Un petit saucisson-cervelas, 3 sous ; un bifteck, 6 sous ; deux harengs-saurs coûtaient 3 sous ; le litre de moules, 2 sous.

Les loyers : nous payions 10 F par mois pour notre logement et pour le jardin que louait mon père, c'était 20 F pour l'année.

Vers 1915, je crois que le sac de charbon livré à la maison se payait 2,40 F à 2,50 F .

Les ouvriers devaient encore travailler après leur journée d'atelier pour essayer d'améliorer leur sort : ainsi, mon oncle, menuisier, faisait des travaux de réparations pour les uns ou les autres; il lui arrivait de passer la nuit aussi pour faire un cercueil de chêne qu'on lui payait 25 F, le bois lui coûtant 12 F. Mon père, lui, faisait le jardin pour cultiver nos légumes.

D'autres allaient à la pêche.

**Un franc d'avant 1914 correspond à un peu plus de 10 francs de 1984.**

Vous pouvez établir le budget de cette famille à partir des renseignements donnés aux pages précédentes.

Vous pouvez faire une comparaison entre le pouvoir d'achat (ce que l'on peut acheter avec ce que l'on gagne) d'une famille de cette époque et de l'époque actuelle.

## LES TRANSPORTS

- On marchait à pied beaucoup. Le jeudi, quand grand-père allait « en ville » vendre ses légumes au marché, avec sa brouette, je l'accompagnais ; ça faisait environ 5 km à l'aller et autant au retour... sur nos jambes.

Il y avait aussi le tramway à vapeur qui faisait un de ces bruits! C'était une grosse locomotive qui traînait un wagon et, à la saison d'été, une baladeuse (1). Il roulait sur des rails enfoncés dans la chaussée. Il n'allait pas vite ; on avait le temps d'admirer le paysage.

Ça coûtait 2 sous pour aller de Cherbourg à Querqueville (2 km) et 3 sous pour Urville (4 km).

Plus tard, pour le tramway électrique, il fallut tirer une ligne de fils électriques au-dessus de la voie ferrée. Le tramway avait une grande flèche (perche) pour prendre le courant qui le faisait avancer.



CHERBOURG. — La Place du Château et le Théâtre un jour de Marché — LL.

C'était aussi l'époque des premiers vélos et des premières autos. Nous étions émerveillés, nous les gosses, de voir l'auto du Docteur Perron, une auto découverte, faisant un bruit infernal, mais c'était nouveau et nous étions contents d'avoir reconnu le docteur et quelquefois sa dame qui était coiffée d'un canotier avec voilette blanche: nous la trouvions superbe. Par contre, nous voyions passer des femmes sur leur vélo, on leur trouvait drôle d'allure, les jugeant mal car on voyait leurs dessous blancs ou parce qu'elles portaient une jupe-culotte ; on chantait: « *V'là les catos (2) qui passent en vélo !* »

Bien sûr, il n'y avait pas tous ces engins mécaniques qu'on voit maintenant ; les tracteurs n'existaient pas et les chevaux tiraient toutes sortes de voitures.

Le marchand de charbon, les livreurs des boutiques du village, venaient avec des voitures à chevaux. Un fermier proche allait chaque jour dans l'arsenal avec deux ou trois attelages pour y faire des transports entre les ateliers intérieurs du port.

(1) Baladeuse: wagon sans côtés: les passagers assis sur des bancs voyaient tout le paysage.

(2) On appelait ainsi les pies noires et blanches



Rochet-Schneider 1911

## EN APPRENTISSAGE

De temps en temps, une couturière qu'on payait à la journée venait chez grand-père pour réparer ses habits ou lui en faire d'autres.

Ma tante lui a demandé si elle pouvait me prendre en apprentissage; j'avais alors 13 ans.

J'ai fait deux années d'apprentissage gratuit, puis j'ai fait des journées de couture à 8 sous par jour et nourrie. Mais les journées duraient de 7 h 1/2 le matin à 7 h le soir .

A l'atelier, notre patronne était gaie, elle chantait et nous avec elle; c'est à ce moment que j'ai commencé mon cahier de chansons.

Telle Mimi Pin-son (1), je me trouvais heureuse !

(1) Mimi Pinson : personnage d'un conte d'Alfred de Musset, petite ouvrière parisienne, toujours gaie et aimant chanter .



Publicité dans un journal féminin (1911)

## LES CHANSONS

Dans ma jeunesse, on chantait beaucoup, c'était une distraction peu coûteuse et les gens me semblaient plus gais que maintenant où on se contente de tourner le bouton du poste. Quand mon père nous emmenait voir un de ses copains, là aussi on chantait.

Même quand il arrivait un malheur, une catastrophe, c'était l'occasion de composer une chanson triste, une complainte, que des chanteurs des rues allaient faire entendre partout :

*Nous pleurons avec toi  
Tes morts, le spectre (1) de la famine,  
Ton deuil et ton effroi,  
Sœur Italie en deuil de Messine (2).*

On ne connaissait pas encore la radio, et les disques, c'était seulement dans certains cafés de la ville qu'on pouvait en entendre sur un phonographe à grand pavillon.

Parfois, un joueur d'orgue de barbarie venait tourner la manivelle de son instrument dans le carrefour pour avoir quelques piécettes, mais dans notre hameau où il n'y avait que de pauvres gens, ça n'arrivait pas souvent.

(1) Le spectre: la menace.

(2) Un tremblement de terre qui ravagea Messine et la Sicile en 1908. On faisait fréquemment des chansons sur des événements d'actualité,



## LES OUVRIERS

- ***Vous parliez de l'établi de menuisier de votre père, et vous dites qu'il va à l'arsenal...***

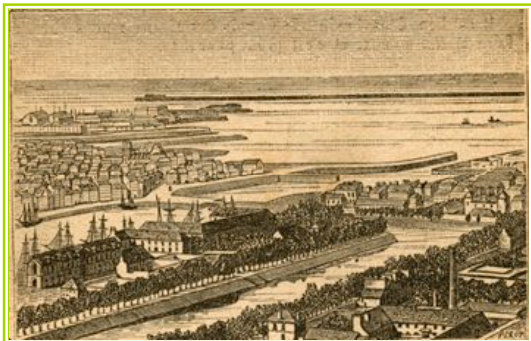
- Oui, à 12 ans, il avait été apprenti pour apprendre le métier de menuisier, mais, plus tard, il a pu entrer à l'arsenal de Cherbourg (on y fabrique des navires de guerre) ; ça payait moins que chez un patron, mais la place était plus sûre et on avait une pension à 60 ans; d'ailleurs, comme cette pension ne fut pas très élevée, il reprit un emploi de ramoneur, dans l'arsenal encore.

Tous les matins, les ouvriers partaient avec leur bissac (1) sur l'épaule, une poche pour le pain et la gamelle de nourriture, l'autre poche pour la boisson ; ou bien alors un petit panier d'osier, ou une musette, une gibecière.

Le soir, nous les regardions rentrer, le pas moins gaillard que le matin, après une longue journée. Ils allaient à peu près tous à pied; ce n'est que plus tard, un peu avant la Grande Guerre mais surtout après, qu'on les vit à bicyclette... Maintenant, ils vont presque tous en auto, et pour une journée plus courte...

- ***Les femmes ne travaillaient pas ?***

- Elles avaient bien assez à faire avec tous leurs marmots ! A la guerre de 14-18, comme les hommes ont manqué (ils étaient au front), on a embauché des femmes : ma sœur Jeanne est allée à l'arsenal pour fabriquer des cartouches (2).



C'est depuis cette époque que l'on vit un peu partout en France des femmes dans les usines (3). Il faut dire qu'à la campagne, les femmes ont depuis longtemps aidé aux travaux des champs.

(1) Bissac : sac à deux poches, en toile, quelquefois en filet.

(2) La B.T.J. n° 223 évoque le travail des femmes pendant la guerre de 1914.

(3) Bien avant cette époque, des femmes ont travaillé dans les ateliers ou usines textiles.

*la rade de Cherbourg*

*(Tour de la France par 2 enfants de G. Bruno. 1886)*

## UNE GREVE

- J'avais 10 ans quand j'ai connu ce qu'était une grève : une bande d'ouvriers du bâtiment, avec un drapeau rouge et qui chantaient l'Internationale (1) (un chant que j'ai su depuis). Ils ont traversé le village en réclamant deux ou trois sous d'augmentation; ils étaient bien calmes, mais on avait tout de même peur parce qu'on ne savait pas ce que cela voulait dire... c'était la première fois qu'on voyait cela. Je ne sais pas s'ils ont gagné...

Ce n'est pas souvent que l'on a vu des grèves par chez nous. Il y en a eu ailleurs, dans des grandes villes, je crois... Mais ce n'était pas aussi souvent que maintenant.

A consulter: S.B.T. n° 441: *La condition ouvrière avant 1914*. B.T. no 665: *Histoire du 1<sup>er</sup> mai*.

(1) L' *Internationale* est un chant révolutionnaire chanté par les ouvriers dans le monde entier .

## LES ASSURANCES

- Évidemment, à cette époque, on ne connaissait pas la Sécurité Sociale qui est venue bien plus tard (1).

Comme on redoutait la maladie et la mort - qui sont coûteuses - on avait créé des sociétés d'entraide, de secours mutuels; elles s'appelaient: *Les Distributeurs, l'Humanité, le Sou de la Veuve*, etc. Ces sociétés étaient nombreuses et bien souvent chaque métier avait la sienne. Chaque année, on versait une petite somme (la cotisation) et on touchait quelque argent en cas de maladie ou de décès. A 18 ans, je m'étais inscrite aux *Rentiers de l'Avenir* ; c'était pour avoir une petite pension supplémentaire quand je serais âgée; bien sûr, après les deux guerres mondiales, l'argent a perdu de sa valeur et ce qu'on

touche de nos jours n'est pas gros mais je crois avoir touché plus que je n'ai versé.

### - **Combien fallait-il payer ?**

- Pour les *Rentiers de l'Avenir*, j'ai dû payer 3 F par mois. A l'arsenal, la société où cotisait mon père quelques années avant, c'était 2 sous par mois et on avait droit au remboursement du médecin en cas de maladie et, au décès, la veuve de l'ouvrier touchait 50 F .

### - **Tout le monde en était ?**

- Oh, non ! Comme il fallait payer une cotisation, bien des ouvriers ne le faisaient pas, mais en cas de malheur !... Bien sûr, depuis, des lois sociales ont permis aux gens de vivre en plus grande sécurité: je touche une pension et je suis assurée sociale ; si je suis malade ou si j'ai un accident, je suis remboursée grandement.

(1) La Sécurité Sociale a été créée en 1946.

## LES LOISIRS

- Quand il faisait beau, j'allais promener les petits frères et sœurs le long de la chasse de la Vallette ; c'était un chemin étroit et tortueux, bordé de haies ou de murs de jardins; il n'y passait personne et nous étions tranquilles. On s'y retrouvait avec d'autres familles du village: c'était notre jardin public !

Nous allions aussi au bord de la mer. Quelques-uns des habitants du village, ouvriers à l'arsenal, avaient une petite barque de pêche: ils allaient en rade (1), pêchant pour leur plaisir mais aussi pour améliorer leurs repas.

Bien qu 'habitant au bord de la mer, on ne prenait pas de bains : il aurait fallu se déshabiller en public ! Et, de plus, on n'avait pas de caleçons de bain !

Parfois, à la belle saison, les soldats des casernes de Cherbourg (il y en avait plusieurs alors) allaient en exercices. Quand on est enfant, ça plaît, les soldats, et nous les regardions défilier avec admiration; et puis, il y avait toujours des femmes qui suivaient avec une charrette à bras chargée de bière, et on riait en les voyant aller au pas gymnastique pour suivre la troupe; on les appelait vivandières ou cantinières. Il arrivait aussi qu'on pouvait aller écouter la musique du 25e régiment qui répétait dans le terrain militaire près du village ; bien que ne connaissant rien à la musique, on aimait bien...

(1) Rade: partie de la mer comprise entre la côte et les digues qui, au large, protègent le port,

## LES JOURS DE FETE

- Tous les ans, à la Saint-Jean (1), on faisait des rondes dans chaque quartier, de dix heures à minuit. Les jeunes chantaient en dansant et s'embrassaient ; les vieux venaient surveiller leurs jeunes filles. Je n'y allais pas souvent car, grand-père aimant à se coucher tôt, je le réveillais en rentrant : « *Tu me gâches ma nuit...* » et ça m'ennuyait.

Avant la guerre de 1914, au 14 juillet, les navires de guerre venaient se grouper sur rade et, le soir, étaient tout illuminés; nous allions sur la colline et, assis dans l'herbe, on admirait cette féerie. Il n'y avait pas encore les feux d'artifice que vous connaissez.

Il y avait aussi la Saint-Clair avec ses courses de chevaux. Quand j'étais petite, je voyais passer les beaux équipages des châtelains de la région: de belles dames habillées de tulle et de soie, des hommes en jaquette et haut-de-forme, dans des calèches avec cochers en livrée rouge et or, les grelots des chevaux tintant gaiement... Nous étions émerveillés. C'était un beau coup d'œil !

Plus tard, je suis allée avec grand-père à ces courses de la Saint-Clair ; grand-père aimait beaucoup les chevaux. Mais nous, on n'entrait pas au champ de courses ; on s'asseyait sur un haut mur qui dominait et on regardait : on n'avait pas de sous pour parier ! (2)

A la fête foraine de la Pentecôte, j'emmenais mes petits frères et sœurs voir les manèges; ma mère nous avait donné deux sous... on revenait avec, car tout coûtait plus cher... et puis... on n'osait pas dépenser...

(1) Le 23 juin, on fêtait l'été , souvent autour d'un grand feu (voir BT n°196)

(2) Maintenant pour faire des paris sur les chevaux de course, il n'est pas nécessaire d'aller au champ de course, on joue au tiercé dans certains cafés. Cela incite les gens qui ont peu d'argent à le dépenser .

## UN MARIAGE

- A l'atelier de couture, la fille de la patronne, Amélia, allait se marier ; je fus invitée. J'ai passé là une bonne journée: c'était la première fois que je montais dans une « tapissière », grande voiture attelée de 4 chevaux. Il y avait 30 places ; on la louait trente sous pour la journée.

Tout le monde chantait ! Nous sommes allés dans la Hague prendre l'apéritif et revenus au village en faisant une belle promenade. Au repas du soir, les boute-en-train de la compagnie nous ont fait rire ; d'autres ont chanté des romances.

## UN ENTERREMENT

A l'opposé, je parlerai d'un enterrement : une de nos camarades étant morte, je fus demandée comme porteuse : nous étions six habillées de noir avec un voile blanc sur les cheveux, qui portions le cercueil ; une serviette nouée sur l'épaule nous aidait à tenir le bois passé sous la caisse ; il y avait des relais, heureusement. Mais ce fut si pénible que je refusai une autre fois : pensez, à pied, portant cette charge, jusqu'à l'église (1) puis, après, grimper la côte du cimetière ! C'était la coutume de l'époque !

(1) L'église est à plus de 2 km du village et le cimetière est à 500 m plus loin.

## LA FIN DE LA « BELLE EPOQUE »



- Et puis, en août 1914, la guerre a été déclarée !

J'étais en journée chez une cliente qui tenait un petit commerce d'œufs et fromages; une marchande de poisson est entrée dans la boutique : « *Oh, ma pauvre mère Cordier, une guerre européenne (1) est déclarée ! Qu'est-ce que vont devenir nos garçons ?* »

On convoqua en effet tous les jeunes gens. On en a vu passer dans le tramway, riant et chantant, criant : « *Vous en faites pas, on les aura !* »

Hélas, plusieurs du village ne sont jamais revenus, et pas mal sont rentrés éclopés! La mère Cordier a eu deux garçons tués, un torpillé en mer, l'autre a sauté sur une mine...

Mon fiancé - que je connaissais depuis 1913 - a fait toute la guerre sur un cuirassé, puis dans une base aéro-navale... Il est rentré malade, atteint d'un grave paludisme (2).

Pour en savoir plus sur la guerre de 14-18, on peut lire la B.T.J. n° 223, les B.T. n° 403-773, la B.T.Son n° 880 et le S.B.T. n° 437.

(1) Europlane : elle voulait dire: *européenne* mais elle mélangeait avec *aéroplane*, car c'était le début de l'aviation (B.T. n° 640, B. T Son n° 828).

(2) Paludisme: maladie qui donne de graves accès de fièvre.

